FRC.2 11227 Case FRC 12703

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES ANCIENS.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR DUBOIS-DUBAIS,

Président du Conseil des Anciens,

A L'OCCASION DE LA FÊTE DU 10 AOUT.

Séance du 23 thermidor an 7.

REPRÉSENTANS DU PEUPLE,

A l'époque mémorable que nous célébrons aujourd'hui comme une des plus marquantes et des plus décisives dans la lutte orageuse et triomphante de la liberté contre le

THE NEWBERRY LIBRARY

despotisme, la monarchie française comptoit quatorze siècles de durée, et le peuple quatorze siècles de servitude.

Il étoit bien temps sans doute que la trop longue existence de l'une finît, et que la trop tardive régénération politique de l'autre commençât.

Le grand événement de la révolution française avoit été préparé long-temps avant par la transmission de l'histoire des peuples libres, et par les écrits des plus célèbres publicistes : le déficit auquel on l'attribua n'en fut véritablement que le prétexte.

Le flambeau de la philosophie avoit donc porté la lumière dans toutes les classes de la société ; elle avoit même pénétré jusques dans la plus chétive cabane, et le citoyen le plus obscur et le moins instruit eut sinon une connoissance parfaite, au moins l'instinct de son indépendance.

Ainsi le Français voyoit par-tout les droits du citoyen tracés en caractères lumineux et distincts ; la voix de la nature et celle de la raison se réunirent pour lui faire entendre et concevoir quelle devoit être sa véritable existence sociale ; elles lui révélèrent toute la dignité de son être dans un état libre : il sourit à cette précieuse découverte.

Alors son ame, depuis long-temps engourdie sous le poids du despotisme, sortit du sommeil de sa longue servitude ; et s'élevant tout à coup à la hauteur de l'homme déja indépendant par la pensée, il ne songea plus qu'à réaliser les belles conceptions des Rousseau, des Mably, des Raynal et autres philosophes modernes sur l'ordre social le plus digne d'une nation : dès-lors il exprima fortement son vœu, et résolut d'être libre.

Le tocsin de la liberté sonna ; il se fit entendre au même temps de toutes les parties de la France ; son amour brûlant enflamma tous les cœurs, électrisa toutes

les ames; elle devint enfin l'objet de tous les vœux; le sujet de toutes les pensées et le but de toutes les entreprises; et bientôt le peuple français, bien pénétré du sentiment de son indépendance, n'hésita plus à faire reconnoître au tyran et à ses suppôts l'existence imprescriptible de ses droits, l'inaliénabilité de sa souveraineté, et sa ferme volonté d'en reprendre l'exercice.

Beaux jours...! jours de gloire..! qui nous rappelez le patriotisme dans toute sa pureté et dans toute sa vivifiante énergie, vous ne cesserez d'être chers à notre souvenir; ils firent éclore en effet tant d'actes de vertu, tant de traits de courage, de si grandes preuves de dévouement, et sur-tout à l'immortelle journée du 10 août, que nous ne cesserons d'en invoquer le retour! Oui, représentans du peuple, vous les ferez renaître, ces jours fortunés, dans tout leur éclat, par votre imperturbable courage contre tous les ennemis de la République, par vos vertus bienfaisantes, par la sagesse de vos lois, et sur-tout par votre attachement inébranlable à la constitution de l'an 3.

Cependant les heureux partisans de la monarchie, ceux-là qui jouissoient de tous priviléges honorifiques et pécuniaires, qui étoient appelés aux premières places par le seul droit de naissance, et obtenoient exclusivement toutes les faveurs; ceux-là, dis-je, eurent l'imprudente et coupable témérité de s'opposer, par toutes les manœuvres possibles, au sublime élan du peuple français vers sa régénération politique; ils eurent la ridicule prétention de faire valoir, comme un titre imposant et inattaquable en faveur de ce gouvernement, son ancienne existence, comme si des abus, comme si tout ce qui se rencontre dans le système de toutes les associations politiques de contraire aux droits naturels de l'homme, pouvoit acquérir de la force, et un droit

inattaquable d'existence plutôt par mille siècles que par un instant de durée ; comme si tout ce qui est vicieux et injuste par sa nature, pouvoit, par cela seulement qu'il auroit existé long-temps, cesser d'être vicieux et injuste. Le pouvoir arbitraire, la tyrannie furent l'ouvrage de quelques ambitieux redoutables ; ils naquirent de l'abus de la force : les principes qui constituent un gouvernement libre sont celui de la nature et le produit de la raison ; ils prirent naissance avec les sociétés, ils dureront autant qu'elles.

Les amis des rois méconnurent donc ouvertement la souveraineté inaliénable du peuple, et l'imprescriptibilité de ses droits. Ils opposèrent avec opiniâtreté leurs vieux préjugés aux principes éternels, leurs abusives prétentions à la voix foudroyante de l'opinion, les vices honteux du despotisme aux avantages de l'indépendance, l'orgueil des distinctions à l'égalité politique, le prestige des rangs à la puissance du peuple, et le faux honneur aux vertus publiques.

La vraie liberté ne fut pour eux qu'une tyrannie réelle, le titre glorieux de citoyen une injure, et le mot patrie, si doux aux cœurs magnanimes, un mot vide de sens, une expression insignifiante ; ils traitèrent de radotage les écrits des plus célèbres publicistes sur le gouvernement le plus convenable à la dignité de l'homme en société, et le plus propre à son bonheur ; l'immortel *Fénélon* lui-même, cet écrivain de tous les âges et de tous les peuples, ce citoyen de l'univers par la sagesse de ses vues et la tolérance de ses principes, ne fut plus qu'un rêveur ridicule, un écrivain sans foi, pour avoir seulement osé dire que les rois étoient faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois.

En un mot, par un bouleversement de toutes les idées reçues jusqu'à ce jour, par un abus de tous les

mots, ils dénaturèrent toutes les conventions sociales, dégradèrent les maximes de droit public les plus sages et avilirent les titres les plus respectables; le vrai patriote, le républicain le plus estimable n'ose plus se dire du nombre *des honnêtes gens*, depuis qu'ils ont rendu ce titre synonyme d'ennemi de la République.

En vain les noms des Brutus, des Timoléon, des Sydney et des Guillaume Tell, ont été transmis honorablement à la postérité; en vain ces ennemis prononcés de la tyrannie furent la gloire de leur pays, ont été et sont encore aujourd'hui l'objet de la vénération de tous les peuples, ils ne furent pour eux que de misérables factieux; tous les amis des Tarquins, les Catilina, les Monk dont l'histoire rappelle les noms avec horreur, voilà ceux qu'ils honorent, et dont ils ambitionnent de suivre les traces ignominieuses.

Insensés! dites-nous le donc? que vous a produit cette préférence avilissante du pouvoir arbitraire à la liberté? quel avantage avez-vous retiré de votre opiniâtre résistance, si ce n'est l'affreux plaisir d'avoir couvert votre patrie d'un déluge de maux, et d'être vous-mêmes les victimes de votre honteux dévouement à la cause du despotisme?

Que sont enfin ces rois qui sont l'objet de tous vos vœux, le sujet toujours renaissant de vos espérances, et le but constant de vos trames ténébreuses et criminelles, lorsque, pendant le cours peuplicide de quatorze siècles de royauté, on en compte à peine, sur trois longues dynasties, deux ou trois qui furent dignes de l'estime et de l'affection des Français, lorsqu'ils furent la plupart sans talens ni vertus, que beaucoup furent méchans et cruels, et presque tous oppresseurs du peuple? combien, dans la momenclature innombrable de tous les tyrans qui ont asservi l'Europe, que dis-je, l'univers, combien dis-je de Néron,

de Claude et de Caligula, pour un Titus, un Trajan et un Marc-Aurèle !

Il fut donc aisé de prévoir que des prétentions si contraires et si fortement soutenues, que des vœux si opposés et si manifestement prononcés entre la partie composée du roi et de presque tous les privilégiés, et la partie composée de la presque-totalité des Français, conduiroient infailliblement à de grandes dissentions civiles.

Si l'une ne se déconcertoit pas de son petit nombre, de la foiblesse de ses moyens, et de l'absurdité de ses prétentions ; l'autre partie devoit se confier sur son immense majorité et sur la légitimité de sa cause : si l'une prétendoit en imposer par l'éclat de ses titres et les prestiges imposans de la royauté dont elle s'étayoit, l'autre, appuyée de tous les principes éternels de la raison et de la justice, forte de la puissance de l'opinion, déterminée par la gloire de l'entreprise et les bienfaits qu'elle devoit en attendre, ne pouvoit douter d'un triomphe certain et complet.

L'on vit donc d'un côté recourir à toutes les ruses, combiner les machinations les plus perverses et mettre en action tous les vices corrupteurs sortis de la fange du despotisme ; de l'autre on vit se déployer tous les sentimens généreux, et pratiquer toutes les vertus magnanimes que produit toujours l'enthousiasme pur et sublime de la liberté.

Ce fut ainsi que s'engagea la lutte de tous les acharnés partisans du despotisme contre les estimables amis de la liberté.

Chaque jour elle se manifesta avec plus d'opiniâtreté et de violence ; chaque jour aussi elle prit un caractère plus grave et plus sérieux, et c'est cette lutte malheureuse, et cependant heureuse sous quelques rapports puisqu'elle nous a valu notre entière indépendance, qui a

produit, depuis le commencement de la révolution jusqu'à ce jour, toutes les trahisons, tous les crimes, la guerre et tous ses fléaux, les actions et réactions, et enfin tous les genres de maux et toutes les crises politiques heureuses et malheureuses, dont l'une nous conduisit à la célèbre journée du 10 août.

Ainsi l'opposition secrète et constante de la cour, celle manifeste d'une grande partie des deux ci-devant ordres du clergé et de la noblesse produisirent le serment du jeu-de-paume, d'immortelle mémoire; la fameuse séance du 23 juin, la journée du 14 juillet, le grand repas de la garde contre-révolutionnaire du roi donné à Versailles à l'instigation de la cour, les journées des 5 et 6 octobre et la translation de Capet à Paris; ce fut la fuite de celui-ci, qui, ayant démasqué toute sa perfidie, le constitua parjure, et prépara la journée dont nous rappelons aujourd'hui la mémoire, et cette belle journée prépara elle-même le premier vendémiaire, ce grand jour de la fondation de la République: ainsi l'on voit qu'à chaque attaque du despotisme pour reprendre son empire, le Peuple français fit un pas de plus vers son indépendance.

L'Assemblée constituante, à laquelle on ne refusera pas la gloire d'avoir fait de grandes choses, commit aussi des fautes des plus graves; mais, il faut en convenir, elle les dut, ces fautes, en partie à la force irrésistible des circonstances, et en partie aux élémens hétérogènes dont elle étoit composée.

Elle finit sa session en abandonnant l'édifice public qu'elle avoit élevé au choc de toutes les passions, à la fureur de tous les partis, et au hasard des événemens. Il étoit d'ailleurs construit sur des bases tellement fausses et incohérentes qu'il étoit impossible de ne pas en prévoir la chûte : et ce fut dans cet état de

choses qu'elle en remit le dépôt à la législature qui lui succéda.

Les auspices sous lesquels cette nouvelle assemblée s'installa firent présumer que sa session seroit des plus orageuses, et produiroit de grands événemens ; mais entourée, comme la précédente, de toute la force de l'opinion, soutenue aussi par de grands talens, composée d'ailleurs d'élémens plus homogènes ; elle fit juger qu'elle opposeroit un grand courage et une forte résistance à toutes les entreprises contre-révolutionnaires, et qu'elle sauroit toujours proportionner ses moyens de défense aux moyens d'attaque que tous les ennemis de la révolution préparoient contre elle.

Elle justifia la grande idée qu'on s'en étoit formée ; elle satisfit à tous les vœux et réalisa toutes les espérances des sincères amis de la liberté.

Le premier soin de la cour et de ses partisans fut de jeter la division dans son sein ; car les factions comme les tyrans tirent principalement leurs forces des divisions des citoyens, et sur-tout de celles qu'elles peuvent semer entre les membres des premières autorités ; dans ce cas ; ainsi que nous l'avons éprouvé ; leurs malheureux succès sont certains ; et mille maux en découlent. Puissions-nous, à cet égard ; citoyens représentans, ne pas repousser les leçons si parlantes de l'expérience, et les conseils si utiles de la sagesse ! déposons sur l'autel de la patrie toute espèce de motif de dissention entre nous ; puisqu'il seroit la source des plus grandes calamités pour la patrie. Les Romains, divisés entr'eux, se réunissoient toujours contre l'ennemi commun : imitons cet exemple si salutaire d'un grand peuple ; et, comme eux, ajournons nos querelles particulières lorsque nous n'aurons plus d'ennemis à combattre, ou plutôt, ce qui seroit beaucoup mieux ; oublions-les pour toujours.

Aux grands travaux auxquels se livra l'Assemblée législative avec la plus grande activité, la ci-devant cour opposa constamment une force d'inertie qui en rendoit l'effet absolument nul; les lois étoient donc sans force et le gouvernement sans action, et cette marche des deux premières autorités, dirigée chacune en sens contraire, devoit bientôt produire une explosion qui anéantiroit l'une et l'autre.

Chacune, ne pouvant se le dissimuler, songea aux moyens de fortifier son parti, et de lui assurer l'avantage; l'une pour reprendre tout son pouvoir par la chûte du nouveau gouvernement, l'autre, non-seulement pour se maintenir dans le sien, mais pour mettre à profit cette circonstance et donner à la marche révolutionnaire un degré d'activité qui pût la rendre maîtresse des événemens, et conduire la nation à une entière indépendance.

Chaque jour les projets contre-révolutionnaires prenoient plus de consistance, et accroissoient d'activité; la ci-devant cour en étoit venue à ce point d'audace qu'elle ne prenoit pas même la peine de les dissimuler; l'aristocratie levoit par-tout une tête altière et menaçante; tous les genres de trahisons étoient aussitôt exécutés que conçus; l'Assemblée législative étoit hautement menacée; nos armées commandées par Luckner et Lafayette étoient le jouet de la perfidie atroce de la cour, qui s'entendoit manifestement avec nos ennemis; ce n'étoit véritablement qu'un simulacre de guerre avec eux, dont l'objet réel étoit dirigé tout entier contre le Corps législatif pour sa dissolution, le renversement du nouveau gouvernement et le rétablissement du despotisme dans toute l'intégrité de son ancienne existence.

Néanmoins l'Assemblée législative continuoit ses travaux avec un calme majestueux; sa contenance étoit noble, sa marche ferme et confiante, et, forte de

l'opinion publique qui ne l'abandonna pas, malgré les efforts de ses ennemis, elle prépara les événemens avec sagesse, les dirigea avec intelligence et sut les soutenir avec courage.

Cependant, les momens devenoient de plus en plus pressans ; les partis, guidés par des intérêts opposés, étoient déterminés avec le même acharnement à les soutenir ; celui de la cour avoit tout disposé pour une attaque et son triomphe contre-révolutionnaire ; celui du Corps législatif pour sa défense et la conquête de l'entière indépendance du peuple français : des deux côtés la foudre étoit préparée, chacun la tenoit captive, et n'attendoit pour la lancer que le moment qu'il croiroit le plus favorable à l'accomplissement de ses desseins.

Le volcan de toutes les manœuvres contre-révolutionnaires est donc prêt à s'ouvrir avec fracas, et à couvrir la France de sa lave empoisonnée ; un bruit sourd, avant-coureur de sa dévorante éruption, se fait entendre, et avertit les patriotes d'en prévenir les effets destructeurs.

D'un autre côté, les ressorts long-temps comprimés du patriotisme abusé, trahi et même menacé jusque dans son sanctuaire le plus impénétrable, sont prêts à s'étendre avec éclat et à foudroyer les traîtres, les conspirateurs, et sur-tout à frapper un roi et une cour perfides qui méditoient froidement l'extermination de tous les amis de la liberté, et l'anéantissement de la fragile constitution de 1791.

Nous touchons enfin à l'époque qui va décider des destinées d'un grand peuple, et même de celles de toutes les nations pour lesquelles, en défendant nos droits particuliers, nous stipulions aussi les intérêts les plus chers.

Le 10 août, de si glorieuse mémoire, où l'on vit

le despotisme en fureur aux prises avec la liberté naissante, est le jour marqué pour l'entière défection de l'un et le triomphe complet de l'autre ; c'est le jour enfin qui doit éclairer de grands événemens, épouvanter de grands coupables, mettre fin à de grandes perfidies, étonner l'Europe, donner aux peuples le sentiment de leurs forces, et aux rois une grande leçon.

La nuit qui précéda ce grand jour étoit belle ; le temps étoit clair et serein, la plus grande tranquillité régnoit dans Paris.

Cependant ce morne silence, ce calme profond ont quelque chose d'imposant et même de terrible.... Tout annonce qu'ils sont les précurseurs d'un orage qui se forme dans l'ombre de la nuit, qui va bientôt lancer la foudre, et faire retentir les airs de ses éclats.

A l'aurore, des colonnes de patriotes marchent sans bruit, arrivent et environnent l'antre royal, où se préparoit aussi la foudre contre-révolutionnaire qui devoit anéantir la liberté et tous ses amis. Tous les conspirateurs et partisans de la cour étoient réunis armés de poignards. La garde du tyran, qui avoit été gagnée étoit sous les armes et disposée au combat, et pour m'exprimer ici dans la langue de Voltaire, je dirai avec lui :

> Cependant s'avançoient ces machines mortelles,
> Qui portoient dans leur sein la perte des rebelles.
>
> *La Henriade.*

Le combat enfin s'engage ; le bruit du canon frappe les airs ; la foudre est lancée des deux côtés. L'attaque est terrible, la résistance est égale ; mais, impatiens de vaincre, les patriotes s'avancent, les rangs amis et ennemis se touchent ; ils se pressent et bientôt

ils se confondent.... Dans ce mélange affreux des torrens de sang coulent et inondent le lieu du combat.

Celui du patriote se mêle au sang impur de l'esclave ; ils descendent dans le même tombeau, l'un pour la gloire, l'autre pour l'ignominie. Cependant tout finit par céder aux efforts courageux, que dis-je ! aux prodiges de valeur, à l'audace des républicains ; les conjurés se dispersent et courent effrayés chercher un asyle qui cache leur honte et leur désespoir ; le trône vermoulu *de quatorze siècles d'antiquité* tombe en poussière ; la royauté et tous ses prestiges imposteurs s'évanouissent ; la liberté triomphe, et le despotisme épouvanté recule, fuit et disparoit pour jamais du sol de la France ! ! ! !

Ainsi, la nation française, livrée depuis le commencement de la révolution à la tourmente d'une lutte qui chaque jour prenoit plus de consistance, et rendoit les ennemis de la liberté de plus en plus entreprenans, ne connut d'autre moyen efficace de la terminer que par le canon ; elle imita dans sa juste colère Alexandre tranchant le nœud-gordien pour être le conquérant et le maître de l'Asie.

Ainsi le canon du 10 août punit les perfidies toujours accroissantes d'un roi violateur de ses sermens, et anéantit une cour manifestement conspiratrice ; il affranchit une portion intéressante de la nature humaine courbée depuis plusieurs siècles sous le joug accablant du despotisme : il fut, en un mot, l'explosion terrible de l'opinion publique long-temps comprimée par la coupable résistance de tous les préjugés, contre les principes, de tous les priviléges les plus abusifs contre l'égalité des droits, et du régime odieux de la féodalité contre la franchise dont doivent jouir tous les citoyens d'une même société.

Honneur, honneur donc à jamais au 10 août, à ce

jour glorieux qui éclaira une victoire si grande et si importante pour le peuple français ! il sera également cher, ce jour, à toutes les autres nations qui y ont ou auront une part plus ou moins grande, puisqu'il rendra ceux qui les gouvernent meilleurs et plus attentifs à leur bonheur, quel que soit leur titre. La puissance des rois est grande, mais la vengeance des peuples est terrible; et dès que la volonté de ceux-ci commande, les premiers ne sont plus rien.

Citoyens généreux, illustres victimes du combat du 10 août, dont les bienfaits furent scellés de votre sang, et même du sacrifice de votre vie, c'est aujourd'hui sur-tout, c'est en rappelant cette mémorable journée que les représentans du peuple doivent vous adresser le tribut d'hommages dû à votre héroïque dévouement : vos noms seront à jamais inscrits dans l'histoire de la révolution française à côté de ceux de tous les braves défenseurs de la patrie, morts en combattant pour elle, comme les plus dignes de nos respects et de la reconnoissance nationale.

Je ne retracerai pas, citoyens représentans, tout ce qui s'est passé dans l'intervalle qui nous sépare de cette grande époque ; elle avoit ouvert par son objet à la nation française un vaste champ de gloire, de prospérité et de grandeur ; mais cet objet, si bien rempli à l'extérieur par les victoires innombrables de nos braves armées qui portèrent au loin la célébrité du nom français, ne fut pas toujours rempli à l'intérieur d'une manière satisfaisante pour les vrais amis de la patrie. Les ambitieux, les dilapidateurs, les fripons, les traîtres, les conspirateurs, des bourreaux, des assassins royaux, l'ineptie ou la méchanceté de quelques gouvernans se sont divisé le domaine moral, politique et matériel de la République ; et chaque parti la sacrifiant à ses vues particulières en a fait sa proie et un

théâtre de scènes déplorables qui l'ont plusieurs fois conduite du faîte de la grandeur sur le bord du précipice.

Mais malheur à vous tous qui ne cessez de répandre sur elle des maux de tous les genres! vous n'échapperez pas, croyez-le, à la vengeance nationale, et déja le glaive de sa justice est élevé sur vos têtes coupables pour vous frapper.

Ambitieux, charlatans politiques, disparoissez, votre règne est fini; nous savons aujourd'hui distinguer la passion du bien, du faux zèle; le langage énergique de la sagesse, des virulentes déclamations de l'ambition; et puisque la liberté, n'est ainsi que l'a dit Bernardin-de-St.-Pierre, que l'exercice de la vertu, nous ne pouvons plus la reconnoître que sous des livrées qui la fassent chérir; il importe en effet de rendre aimable ce que l'on a tant d'intérêt de faire aimer. . . . Dilapidateurs et voleurs qui avez dévoré toutes les ressources les plus essentielles de la République, et qui l'avez enfin conduite par vos rapines sur le bord de l'abyme, vous regorgerez ce que vous avez volé; déja l'opinion publique vous poursuit sans relâche; la France indignée demande votre punition; le salut de la patrie l'exige, et ce n'est que d'elle que l'on peut attendre le retour si essentiel de la morale depuis trop long-temps méconnue et outragée. « La récompense, » la punition, la gloire, l'infamie sont quatre divi- » nités, a dit un publiciste (1), qui répandent les » vertus et créent des hommes illustres dans tous » les genres », comme l'impunité produit l'immoralité et tous les crimes. . « Assassins exécrables, l'échafaud vous attend en punition de vos forfaits, aucun motif ne peut excuser vos lâches et cruels égorgemens; le parti même que vous servez vous condamne et vous abhorre; et s'il triomphoit en profitant de vos

(1) Helvétius.

odieux services, il finiroit par vous repousser avec horreur : tel est le sort qui vous est réservé.

Vous tous aussi qui vous livrez à d'inutiles regrets pour d'injustes priviléges, qui, pour en recouvrer la jouissance, formez des vœux coupables en faveur de la royauté ; je vous rappellerai ce que vous a dit si sagement un écrivain estimable de ce temps (1). « Vous vous » plaignez d'injustices, mais pourquoi vous en punir » vous-mêmes ? La nation vous a privés de vos pré- » rogatives ; mais elle ne vous a point ôté son climat, » ses productions, ses arts, ses lumières, ce qu'elle a de » plus doux. . . Ne croyez donc plus, ajoutoit-il, aux » fausses promesses de vos orateurs ; vos hostilités ne » feront qu'augmenter vos maux, ainsi qu'ont fait vos » résistances » . . . Un autre écrivain (2) a dit aussi : « Il » faut plier, il faut oublier ce qui n'est plus et ce qui » ne peut revenir. . . Attachez-vous donc à la chose » publique ; elle est, dans votre naufrage, la planche de » salut qui peut vous sauver ; hâtez-vous de rentrer » dans le sein de la nation : elle est le seul port qui » doit vous recueillir. . . » Amis insensés de la royauté, il est temps que vous mettiez à profit d'aussi sages et salutaires conseils, et qu'enfin vous cessiez de conspirer ; la contre-révolution ne choisiroit pas ses victimes, et vous seriez tous ou au moins la plupart immolés avant qu'elle fût consommée ; il est donc de votre intérêt pressant de concourir à soutenir un édifice qui, en tombant, vous écraseroit infailliblement sous ses ruines.

Mais en vain l'implacable Pitt, et le farouche Suwarow menacent la France républicaine de leur redoutable courroux et de la colère toute contre-révolution-

(1) Bernardin de Saint-Pierre (*Etude de la nature*).

(2) Raynal. (sa lettre à l'Assemblée constituante).

naire de leurs maîtres. Nos braves armées, toujours brûlantes du desir de rattacher la victoire aux drapeaux de la République, répondront bientôt avec leurs baïonettes aux ridicules jactances du premier, et braveront la rage impuissante du second : que servira en effet à celui-ci d'être venu du fond du nord pour couvrir de cadavres et de ruines les plus belles contrées du midi, quand le fer, le feu et le climat doivent finir par le dévorer lui-même et les hordes de barbares qu'il commande ?

O vous rois et princes ligués contre la République par les plus monstrueuses alliances, en unissant la thiare au turban et les gouvernemens les plus opposés en politique, comme en dogmes religieux ; quand serez-vous suffisamment abreuvés du sang humain ! Jusqu'à quand regarderez-vous les peuples comme votre pâture, tous faits pour être immolés à votre barbare orgueil ? Quels que soient vos efforts réunis, la République française en triomphera, et vous ne l'empêcherez point de remplir ses grandes destinées. Il ne vous restera donc que la honte et le repentir d'avoir sacrifié inutilement tant d'hommes et vos trésors. Ouvrez *Raynal*, et lisez-y votre condamnation et notre salut. Ce génie, qui a tracé à chaque page de son ouvrage d'une manière si vraie et si sublime les droits des peuples et vos devoirs, sembloit alors prévoir la ligue impie que la France auroit à combattre. « Un peuple entier, dit-il, » qui combat, pour lui, est plus fort que les armées de » dix rois et des princes. »

Mais, faites avancer, si vous l'osez, vos armées sur la terre de la liberté. Celles de la République, guidées par de nouveaux Miltiades (car ils ne sont pas tous en Egypte), vous y feront trouver les plaines de Marathon : il ne fallut à la fameuse bataille qui s'y donna, que douze mille Grecs pour défaire une armée de trois cents mille Perses ; et bientôt nous aurons à vous opposer

plus de six cent mille combattans pleins d'ardeur et de courage ; ils ne seront encore que l'avant-garde de la nation, dont les masses vous accableroient, si vous aviez la témérité de pénétrer jusque dans son sein : cet oracle est plus sûr que celui de l'orgueilleux conseiller de Georges.

Cependant, citoyens représentans, en parlant des rois ennemis avec l'indignation qu'inspirent leurs projets destructeurs de la France républicaine, il est digne de vous de payer un tribut d'estime à ceux qui, comme les rois d'Espagne et de Prusse, s'en montrent les appuis fidèles, et s'associent, l'un par une alliance et l'autre par sa neutralité équivalente, aux destinées de la République. Encore bien qu'ils doivent sentir qu'elle seule peut, dans la balance politique de l'Europe, servir de contre-poids aux puissances colossales qui les entourent et les menacent, nous n'en devons pas moins louer leur sagesse, et les assurer qu'ils trouveront dans le gouvernement français le retour de fidélité qu'ils lui conserveront.

Ainsi, guerre, guerre à toute outrance, puisqu'ils le veulent, à tous ceux qui se rangent du côté de nos ennemis ; mais respect inviolable à la neutralité de bonne foi et fidélité scrupuleuse à nos alliés : c'est par la profession de semblables principes que nous recueillerons plus sûrement et plus promptement les bienfaits de la mémorable journée que nous célébrons aujourd'hui ; et c'est sur-tout dans toutes les circonstances importantes comme celle qui nous réunit en ce moment, que nous devons manifester à la France entière, dont le salut nous est confié, à l'Europe qui nous écoute, et à toutes les puissances qui ont intérêt de les connoître, les principes qui nous animent et nous dirigent.

Il faut que tous sachent aussi que ce cri de guerre

de notre part n'est pour nous que celui d'une juste et légitime défense, et que si nous nous montrons disposés à la pousser avec activité et vigueur, ce n'est que pour la faire cesser plutôt et forcer nos ennemis à la paix.

Paix! ô bienfaisante paix! nous connoissons tous tes avantages, nous apprécions tous tes dons inestimables: puisses-tu donc bientôt venir consoler l'humanité et délivrer une terre depuis trop long-temps désolée par les fureurs de la guerre! la France en deuil est impatiente de ton retour; à ton aspect sublime tous les arts et les sciences renaîtront d'un nouvel éclat; (les pays libres sont plus particulièrement leur patrie,) le commerce reprendra son activité, l'industrie se ravivera, et l'intéressante agriculture nous comblera de toutes ses richesses: mais si cette paix est l'objet de nos vœux les plus ardens, nous jurons aussi de ne la consentir qu'honorable, digne de tous nos sacrifices et de la grande nation que nous représentons.

Tous les bienfaits qu'elle promet, citoyens représentans, ceux que nous devons recueillir de l'immortelle journée du 10 août, l'anéantissement de toutes les factions, la défaite complète de tous nos ennemis, la punition exemplaire de tous les dilapidateurs et fripons et leur extinction totale, le règne de la justice la plus rigoureuse pour chacun, celui de la liberté pour tous, et, en un mot, le rétablissement de la morale publique; le peuple français ne les attend que de la sagesse imperturbable de votre conduite, de celle du Directoire exécutif, aujourd'hui si digne de votre confiance, de l'harmonie entre tous les pouvoirs, et de l'union parfaite entre tous les républicains.

Repoussons constamment la main qui s'efforceroit de nous diviser, et, quels que soient ses motifs, re-

gardons-la comme une main ennemie, puisqu'elle ne tendroit qu'à nous affoiblir et à augmenter les dangers de la patrie.

Qu'aucun prétexte ne nous fasse dévier de la constitution; hors d'elle ce n'est plus qu'arbitraire et tyrannie de la part de ceux qui gouvernent, incertitude et même opression pour le citoyen, et calamité pour tous. La liberté publique n'existe que là où le citoyen n'a d'autre maître que la loi, et où la loi est supérieure à tout.

Je fortifierai ces principes, citoyens représentans, de l'autorité d'un des plus estimables écrivains modernes (1):

« Le législateur, dit-il, qui commande à plusieurs » millions d'hommes doit voir à tous les mêmes fa- » cultés, et ses lois, comme celles de la nature, doi- » vent être générales . . . . . , toutes les diffé- » rences entr'eux doivent s'évanouir à ses yeux.

Ailleurs le même auteur dit: « La félicité des peu- » ples dépend du bonheur dont ils jouissent au-dedans » et du respect qu'ils inspirent au-dehors. »

Mais, citoyens représentans, inutilement je vous rappelle des maximes si vraies et si utiles puisqu'elles sont profondément gravées dans vos cœurs, et que le peuple français ne peut avoir de meilleure garantie de son bonheur que vos vertus.

Ce jour, citoyens représentans, est aussi consacré à l'inauguration de l'autel sur lequel doit être placé le livre de notre constitution, celle de l'an 3, que nous avons juré de préserver de toute atteinte quelconque, comme le seul garant du bonheur du peuple français et du salut de la patrie: il étoit digne de vous d'ajouter cette inauguration à la solemnité du jour,

(1) Helvétius.

C'étoit sur-tout dans ce sanctuaire auguste des lois, au milieu de ceux qui en sont les oracles, qu'on devoit y trouver le livre de la loi et un autel élevé à son culte divin.

Sa présence nous pénétrera tous d'un saint respect et d'un religieux recueillement; elle nous rappellera sans cesse que toutes nos décisions ne doivent dériver que des principes qu'il contient, comme elle rappellera à l'orateur qui l'aura toujours sous les yeux qu'aucune de ses propositions ne doit s'écarter de ce qu'il prescrit; il sera pour le peuple français un gage de plus de notre rigoureuse sévérité à n'approuver que ce que la constitution permet.

C'étoit aussi le jour où la royauté tomba avec fracas qu'il convenoit de renouveler sur le livre de la constitution, le serment qui en proscrit à jamais le retour comme celui de toute espèce de tyrannie.

Je jure fidélité et attachement à la constitution de l'an 3; je jure de m'opposer de tout mon pouvoir au rétablissement de la royauté en France et de toute espèce de tyrannie.

Vive la journée du 10 août! vivent la République et la Constitution de l'an 3!

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Thermidor an 7.